



Le corps

Corps et existence : philosophie(s) du corps

Laurent Cournarie

Philopsis : Revue numérique
<https://philopsis.fr>

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Où suis-je quand je pense ?

Cette question aurait semblé absurde à Descartes qui assurait, dans sa deuxième méditation, que « je suis précisément une chose qui pense ». Je suis sans doute autre chose qu'une chose qui pense. Mais c'est d'une manière contingente ou accessoire, accidentellement, car si je pense ce que je suis, précisément, c'est-à-dire essentiellement, je dois reconnaître que je ne suis qu'une chose pensante. Autrement dit, mon essence n'est pas d'être ce corps dont je dis qu'il est le mien et qui m'accompagne dans la vie. Je suis par/avec mon corps mais ne suis pas mon corps. La subjectivité, qui permet d'énoncer de manière absolument certaine, « je suis », « j'existe », se confond rigoureusement avec l'acte (subjectif) de penser. Le corps n'intervient pas dans l'identité de mon être. Le corps est extérieur au sujet. Où je suis, le corps n'est pas ; ou le corps est, je ne suis pas. Mon corps passe entièrement du côté de l'objectivité des corps. Pour ainsi dire, je suis l'absence de tout corps...

Cette dissociation du sujet et du corps, si surprenante pour nous parce qu'elle nie la corporeité ou le vécu en propre du corps, renvoie à une position métaphysique profonde : le dualisme. Ici le corps, la matière, là l'âme et l'esprit. Le dualisme est une thèse métaphysique

qu'on peut qualifier de spiritualiste et souvent d'idéaliste. La question du corps traverse et partage ainsi, dans une vaste « gigantomachie », toute l'histoire de la philosophie en deux lignées de penseurs : la ligne de Platon (à Hegel), la ligne de Démocrite (à Marx). « La grande question fondamentale de toute philosophie, et spécialement de la philosophie moderne, est celle du rapport de la pensée à l'être »¹. Ou bien la pensée et les perceptions ne sont pas une activité du corps mais d'une âme capable de penser et cet attribut permet de reconnaître à l'esprit, d'une manière générale, « un caractère primordial ... par rapport à la nature »², c'est-à-dire à la matière : l'être au sens premier se dit de l'esprit et c'est pourquoi pour expliquer la nature, l'humanité a, en vertu du même préjugé, supposé qu'elle était le produit de l'Esprit divin, voire d'un Principe supérieur à l'Intellect (Un). Au contraire, le matérialisme est un monisme (il n'y a que la matière qui est l'unique forme d'être : être = être matériel, c'est-à-dire être un corps), qui affirme par conséquent l'antériorité de la matière sur l'esprit. L'esprit n'est pas une autre région de l'être, mais une différence dans l'être : « le monde matériel, perceptible par les sens, auquel nous appartenons nous-mêmes, est la seule réalité, et que notre conscience et notre pensée, si transcendantes qu'elles nous paraissent, ne sont que les produits d'un organe matériel, corporel, le cerveau. La matière n'est pas un produit de l'esprit, mais l'esprit n'est lui-même que le produit le plus élevé de la matière »³. Le matérialisme soutient que tout est corps ou matière, y compris l'esprit, et que la connaissance que tout est corps est le fondement commun de la science et de la morale, affranchies de toute théologie. Au contraire, l'idéalisme est originellement, voire “idéologiquement” une position religieuse, source de toutes les illusions et de toutes les superstitions, engendrée par le préjugé et chargée de le conforter : l'Esprit (Dieu en tant qu'esprit) justifie la thèse métaphysique de la transcendance de l'esprit sur la matière.

Souci de l'âme, mépris du corps

La lignée idéaliste commence avec Platon, notamment dans le *Phédon*. Socrate fait comprendre à son vieil ami Criton, contre les pratiques de la religion grecque, qu'il se désintéresse du sort réservé à son cadavre. Qu'on en fasse ce qu'on voudra, qu'on l'enterre ou qu'on le brûle, peu importe puisque de ce corps, Socrate aura disparu. L'identité personnelle ne consiste pas dans le corps qui n'est qu'une enveloppe charnelle, mais dans l'âme qui, elle, est promise à l'immortalité. L'homme c'est son âme — ou plutôt l'âme en lui⁴ — le corps n'étant qu'un compagnon provisoire et plutôt embarrassant. Le corps est dit « chose mauvaise », insensée, cause de tous les maux. Le corps n'est pas seulement le siège de certains plaisirs, il est aussi l'origine des sensations, c'est-à-dire d'un certain mode de connaissance. Si la sensation est une connaissance fausse ou portant sur un objet illusoire⁵, le corps représente un obstacle au savoir, et donc se libérer du corps, c'est libérer la possibilité d'une connaissance supérieure. « Et quand il s'agit de se mettre à penser ? Le corps fait-il, ou non, obstacle, quand, poursuivant une recherche, on s'avise de l'y associer ? »⁶.

La disqualification du corps se poursuit donc par la disqualification de la sensation, et plus précisément par celle des sens les moins imparfaits, la vue et l'ouïe⁷. Même ceux-là,

¹ Engels, *L. Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, Paris, éditions sociales, 1976, p. 24.

² *Ibid.*, p. 25.

³ *Ibid.*, p. 28-29.

⁴ « Ce qui constitue chacun de nous n'est autre chose que l'âme (...) l'être qui est en réalité chacun de nous » écrit Platon dans les *Lois* (959a6-b4). Dans le *Phédon*, Socrate sur le point de mourir, s'exclame : « Ce que moi je suis, c'est ce Socrate (egô eimi houtos Sôkratès) qui s'entretient avec vous et non cet autre Socrate dont le cadavre sera tout à l'heure devant vos yeux » (115c). Et, devisant avec Alcibiade, il lui fait ce rappel : « Quand Socrate dialogue avec Alcibiade, ce n'est pas à ton visage qu'il parle, mais à Alcibiade lui-même, et, cet Alcibiade, c'est l'âme ».

⁵ Cf. *République*, VI.

⁶ *Phédon*, 65a.

⁷ Cf. *République*, VI, 507c-508a.

capables notamment de nous donner accès à la perception de la beauté et pas seulement à l'agréable, parce qu'ils sont les moins corporels de tous, ne délivrent que des connaissances inexactes et confuses⁸ — comme les poètes⁹ eux-mêmes le reconnaissent. Les sens ne font percevoir, au lieu d'être stables et distincts, que des apparences changeantes et incertaines. Tout cela est bien connu : c'est le lieu commun de la philosophie (ou de sa tradition idéaliste).

Dans ces conditions, la conclusion s'impose : c'est quand l'âme n'est pas associée à la perception, c'est-à-dire quand elle n'est pas perturbée par le corps, qu'elle en est la plus isolée et même qu'elle l'envoie « promener¹⁰ », qu'elle est seulement susceptible de « saisir la vérité »¹¹. Or cette activité où l'âme examine elle-même et toute seule les choses, pour ne pas être abusée par le corps, se nomme raisonnement (*logizesthai* : calculer, réfléchir, user de la raison). Et c'est seulement dans l'autosuffisance du raisonnement, qui marque la rupture la plus complète possible avec le corps, que l'âme peut aspirer « à ce qui est »¹².

Socrate résume l'argumentation : c'est dans ces moments du raisonnement, où l'âme pense à part du corps, que le philosophe s'évade du corps et néglige son importance, parce qu'il atteint là le plaisir supérieur du désir de connaître l'être des éstants ou ce qui existe au sens absolu. Car ce genre de choses — le juste « en soi », le beau « en soi »... — est inaccessible aux différents sens¹³. Nul n'a vu ou entendu ce qu'il y a de vrai dans chaque chose prise en elle-même, « ce qui lui appartient en propre » (sens courant du terme *d'ousia*) et qui la définit, autrement dit son essence. Connaître une chose c'est réfléchir sur ce qu'elle est en elle-même¹⁴, la propriété qui constitue son être (*ousia* [étance] est formé sur *einai*). Or l'essence, identifiée au vrai, d'une chose n'est accessible qu'à la pensée, à la pensée pure, affranchie du corps et des sensations¹⁵, puisque c'est seulement par la définition et le raisonnement qu'est capturé le réel en soi.

Socrate dégage alors tout le sens de son argumentation, c'est-à-dire défend sa position comme étant l'opinion des philosophes, du moins de ceux qui philosophent droitement, capable d'inspirer leur croyance et leur espérance sur le sort de l'âme après la mort. Le portrait du philosophe qui se dessine est celui qui tient le corps pour une chose mauvaise, cause de toutes les dissensions, de tous les désagréments pour la pensée, qui voit dans la mort le moment de souveraine libération de l'âme, c'est-à-dire le moment où l'âme réalisera son désir de penser quand, concentrée sur son être propre, elle connaîtra le bonheur de vivre en compagnie des réalités vraies. Donc l'âme ne peut connaître les êtres réels que quand elle est pleinement elle-même, c'est-à-dire séparée du corps, état qui n'est pleinement accompli que dans la mort. De sorte que désirer la connaissance de l'être revient pour l'âme à désirer être elle-même, c'est-à-dire à désirer la mort. La mort est la condition de la sagesse et puisqu'il a toute sa vie cherché la sagesse, le philosophe s'est toute sa vie préparé à la mort.

8 Traditionnellement, l'ouïe, mais surtout la vue est privilégiée comme le sens le plus intellectuel.

9 Sur l'identité de ces poètes, cf. note 75, p. 330-331.

10 *Phédon*, 65c, Les Belles-Lettres, Paris, 1978, trad L. Robin, p. 13.

11 *Phédon*, 65b.

12 *Ibid.*, 65c.

13 C'est le premier passage qui traite de l'Idée. On notera que Socrate paraît la proposer comme une « conception déjà admise dans le cercle platonicien » (L. Guillermit, *L'enseignement de Platon*, II, L'Eclat, 2001, p. 139) : « nous disons qu'il existe ... ». Ensuite que cette conception est généralisée à toutes les choses. Enfin, que l'Idée est d'emblée présentée comme « objet propre de la seule pensée à l'exclusion des sens » (*ibid.*). Dans ce passage les deux premières caractéristiques de l'Idée sont dégagées : l'en soi et l'essence intelligible. D'une part, l'Idée c'est l'en soi, « ce qui est vraiment, c'est-à-dire ce qui n'est pas tantôt ceci, tantôt cela, à la fois ceci et cela, ce qui est uniquement ce qu'il est, exclusivement en stricte conformité au principe d'identité, A est A. » (p. 143). D'autre part, l'Idée est inaccessible aux sens. « L'Idée n'est donnée qu'à l'intelligence, ce n'est pas un sensible, mais un intelligible (*noèton*). La saisir est l'affaire de la seule pensée (*dianoia*) par un acte qui lui est propre et qui exclut toute sensation, le *logismos*. La pureté de la pensée, son affranchissement à l'égard de toute expérience qu'on doit aux sens est la condition indispensable de la saisie de l'Idée » (*ibid.*).

14 *Phédon*, 65e.

15 *Phédon*, 65a.

Ici plusieurs points sont à souligner. D'abord, la guerre est causée par le désir pléonexique qui a sa source dans le corps, parce qu'il est, ontologiquement, principe de multiplicité, c'est-à-dire d'opposition. Non seulement, il faut toujours satisfaire des besoins divers, consacrer à ses soins tout son temps, au détriment du loisir de la philosophie, mais encore, ses impulsions s'opposent en nous et opposent les hommes entre eux. La guerre est un phénomène "économique" plutôt que politique, suscité par le souci du corps. La guerre apparaît dans l'État avec la multiplication des besoins¹⁶, c'est-à-dire avec l'extension du soin des corps. Le corps demande toujours trop ou toujours plus. Il est en puissance de l'infini (désirs, besoins de moins en moins naturels), c'est-à-dire de la remultiplication du manque au cœur du désir. Non seulement les plaisirs du corps sont des plaisirs mélangés (où la peine se confond avec le plaisir)¹⁷, fugaces, soumis à la répétition du désir, c'est-à-dire au manque, mais encore, ils tiraillement et asservissent l'âme. L'âme souffre de son corps, du souci du corps qui ne lui offre que des plaisirs incomplets, soumis à la répétition du désir, c'est-à-dire au retour inlassable du manque.

Ainsi le corps est l'image même du mal. Il est, en effet, la cause de tous les tourments, de toutes les contraintes, de tous les dérèglements. Il est cette « chose insensée » qui engendre tous les excès et toutes les confusions, qui prive l'homme de modération dans ses actions et d'intelligence dans sa connaissance, qui accapare toute sa vie. Le corps est la source de l'aliénation de l'âme au sensible, de l'oubli de sa destination intelligible. C'est pourquoi Platon condamne l'art, du moins l'art mimétique, puisqu'il redouble le prestige du sensible et l'illusion que le sensible est la seule et vraie réalité. Tout se tient : tout le mal tient au corps.

Donc si telle est la vérité (sur le corps), Socrate a raison d'espérer atteindre dans la mort ce qu'il a cherché toute sa vie en philosophant¹⁸. La mort n'est pas à craindre puisqu'elle réalise la libération espérée de l'âme à l'égard de son corps. C'est ce qu'enseigne la philosophie. Mais cette espérance procède déjà de l'exercice de la philosophie (ou de la pensée pure) qui est la mise en pratique continuée, répétée bien qu'imparfaite, de la mort finale. Comme le dira, dans un autre registre Épicure et même à l'opposé, la philosophie se distingue des autres activités en cela que le fruit ou la récompense est contemporain de son exercice : « Dans les autres occupations, une fois qu'elles ont été menées à bien avec peine, vient le fruit ; mais, en philosophie, le plaisir va du même pas que la connaissance : car ce n'est pas après avoir appris que l'on jouit du fruit, mais apprendre et jourir vont ensemble »¹⁹. Sauf qu'ici, le bénéfice de l'exercice philosophique n'est pas le plaisir mais une leçon de mort. Philosopher c'est apprendre à mourir et à « être mort », ce qui signifie que la vie ne vaut d'être vécue que si l'on philosophe, c'est-à-dire que si l'on exténué en soi le corps pour subordonner sa vie au seul exercice de la pensée. La philosophie est bien une *catharsis* de l'âme mais seule la mort est la guérison totale. Le mal du corps n'est supprimé que dans la mort. Ou encore soigner son âme c'est mourir au corps, de sorte que la mort n'est pas un mal, voire le mal absolu, mais le bien espéré et, en quelque sorte, pré-possédé par l'âme dans le raisonnement. Singulière inversion des valeurs : la vie (de l'âme) c'est la mort (du corps), la mort c'est la vie ; l'âme invisible c'est l'être essentiel, le corps visible c'est le plus inessentiel.

Aussi les hommes sont-ils de deux sortes. Il y a ceux qui vivent en fonction du corps et lui apportent tout leur soin : Platon nomme ce type humain par l'adjectif *philosomatos*. Ils sont amoureux du corps. Ils croient vivre plus intensément ou de manière épanouie s'ils parviennent à satisfaire les besoins et les désirs du corps. Mais leur pensée parce qu'elle est une pensée du corps, est soumise à des préoccupations qui font finalement tout leur malheur. Ils cherchent l'équilibre, l'unité, dans ce qui est excès et multiplicité. Ils vivent selon le corps et c'est pourquoi leur vie est mortelle, tirant satisfaction de biens simplement mortels et périssables La

16 *République*, II, 373d sq.

17 Cf. *Philitète*.

18 *Phédon*, 67b-c.

19 *Sentences vaticanes*, 27.

deuxième sorte d'hommes, rassemble évidemment les philosophes, ou ceux qui philosophent droitement. Platon oppose donc le philosophe à l'insensé comme l'ami de l'âme (qui méprise le corps) à l'ami du corps (qui n'a pas le souci de l'âme). S'ils paraissent mener une vie dépourvue de tous les plaisirs qui font le bonheur commun de vivre, ils meurent en réalité à l'inessentiel pour vivre selon la partie d'eux-mêmes qu'ils sont éternellement, c'est-à-dire l'âme. Et tout le raisonnement de Socrate entend nous convaincre de cette équation : mourir au corps, c'est purifier l'âme, prendre soin de son être essentiel et destinal et ainsi, s'immortaliser « autant qu'il est possible ». A l'opposé, vivre pour le corps, c'est confondre ce que l'on a avec ce que l'on est. De ce que l'âme vit dans la compagnie du corps, on en conclut à tort que la vie de l'homme commence et finit avec la vie du corps. Mais que valent les plaisirs du corps si la vie du corps est finie et mortelle ? On a souvent vu l'hédoniste se lasser des plaisirs et désespérer de la vie. La chair est triste...

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr